

leurs bras en pleurant : " Ah ! monsieur l'officier, lui dirent-ils, revenez bientôt avec l'armée : mon Dieu, que nous revoyions bientôt votre cher uniforme français !.. "

La nuit était complètement tombée sur Montretout, sur le jardin et sur la terrasse. C'était une belle et douce nuit de juin, et l'on voyait les étoiles briller, au-dessus des cimes noires des arbres, entre les rameaux de la glycine. Gabrielle avait posé sa tête contre les bras de son père ; elle n'écoutait pas Emile : et pourtant celui-ci était devenu presque éloquent dans l'animation avec laquelle il racontait le beau trait de bravoure et de résolution qui avait valu à son ami Arnaud le grade de capitaine. . . . La jeune fille songeait à un petit hameau des Vosges, attaqué, éperdu, dans les cris et la fumée, sous un ardent soleil d'août : à des sacs, d'où le blé s'échappait comme du sang par les déchirures des bulles ; à douze Français luttant contre trente Prussiens ; à un jeune homme pâle, intrépide, superbe, debout sur une barricade, une épée sanglante à la main. . . . Elle pensa aussi aux généreux paysans qui l'avaient entouré de leur dévouement naïf et qui avaient pleuré en lui disant adieu. Elle sentit que ses propres yeux se remplissaient de larmes :

— Pauvres gens ! murmura-t-elle, ils n'ont jamais revu " le cher uniforme français ".

V

Emile Duriez se coucha ce soir-là enchanté de lui-même, s'applaudissant de sa finesse, bénissant le prestige du courage militaire dans un cœur féminin. Il avait remarqué l'émotion de sa sœur, et l'attribuait sans peine à l'effet de son récit, lequel, du reste, en était digne.

Ernest Arnaud était un homme à l'esprit médiocre et au cœur léger ; mais, comme soldat, sa valeur fût devenue légendaire au temps de Charlemagne, et plus tard, le chevalier sans peur et sans reproche lui aurait serré la main avec admiration. A notre époque même, où les progrès de l'art de la guerre ont laissé si peu de place au courage personnel, il s'était fait remarquer ; d'autant plus qu'il joignait à cette ardeur un coup d'œil prompt et sûr, de la résolution, et une véritable intelligence du métier d'officier. C'était du reste un agréable compagnon, d'une amitié facile et cependant fidèle, et d'une gaieté à mettre en train tout le régiment : il était très aimé parmi ses frères d'armes.

Il arriva chez madame Duriez en grande tenue, comme celle-ci l'avait souhaité, et irrésistible avec sa fière mine, sa vivacité de bon ton, ses yeux brillants de jeunesse et de belle humeur. Il fut accueilli comme un ancien ami. Rien, par exemple, ne lui causa plus d'étonnement et ne l'amusa autant que les protestations de reconnaissance maternelle dont il fut accablé dès qu'il entra. Il s'en défendit de son mieux, et mordit sa moustache pour ne pas éclater de rire en rencontrant le regard d'Emile.

La soirée passa comme par enchantement. Au dîner, on ne s'aperçut de la présence d'un étranger que par l'animation et l'intérêt de la conversation. Arnaud remplissait l'esprit par la verve ; il contait bien, et les anecdotes ne lui manquaient pas : au besoin il en eût inventé. D'ailleurs, il était lui-même sous le charme : dès qu'il avait vu mademoiselle Duriez, il avait désiré lui plaire. Or, quand le capitaine Arnaud voulait gagner un cœur, il mettait à en faire la conquête autant de feu qu'à l'attaque d'une redoute ; les succès qu'il avait ob-

tenus jusqu'alors, dans le domaine du sentiment comme sur les champs de bataille, n'étaient pas destinés à lui faire changer de système.

De la salle à manger on passa au jardin, et de là dans la salle de billard. Tout le monde joua, même madame Duriez, qui poussait les billes avec une gravité et une maladresse incroyables. Arnaud lui donna des conseils.

Quant on fut remonté au salon, Emile proposa de faire de la musique ; il pria sa sœur de chanter quelque chose. Gabrielle avait une jolie voix, mais elle répondit qu'il lui était difficile de s'accompagner elle-même.

— Qu'à cela ne tienne, dit son frère, je suis à ton service.

La jeune fille fit une petite moue.

— J'ai appris du nouveau pendant ton absence, et tes doigts ont dû se rouiller au régiment. J'ai peur que cela ne marche pas très bien.

— Bah ! tu verras. essayons toujours.

Ils essayèrent en effet, mais cela ne marcha pas du tout : Emile s'embrouilla tristement en accompagnant l'air des *Bijoux*,

Il fallut y renoncer.

Comme le jeune homme quittait le piano d'un air contrarié, son ami s'en approcha.

— Je ne puis, dit-il, perdre le plaisir d'entendre chanter mademoiselle sans faire de mon côté quelque tentative. Je n'ai pas de fameux doigts non plus, mais enfin, si vous voulez bien me permettre. . . .

Il s'assit sur le tabouret, et accompagna tous les airs que l'on demanda à la jeune fille de façon à prouver qu'il était musicien. On le pressa naturellement de jouer quelque morceau ; il le fit, et montra un talent qui, pour n'avoir rien de remarquable, ne surprenait pas moins chez un officier de cavalerie.

Madame Duriez, tout émerveillée, admirait qu'avec un sabre et des éperons, on pût faire courir sur le clavier des doigts presque aussi léger que ceux d'une femme.

Emile était maintenant enchanté de sa maladresse et de ses fausses notes. Il ne mettait pas sa vanité dans les arts d'agrément, qu'il avait tous cultivés avec des résultats en général aussi satisfaisants que pour la musique. Ce qu'il avait désiré, c'était de faire entendre à son ami, dont il connaissait bien les goûts, la voix juste et fraîche de sa sœur. Mais ce petit incident se terminait d'une manière propre à combler son espérance. Les morceaux à quatre mains, et les duos avaient en effet succédé aux soli de Gabrielle et aux valse d'Ernest Arnaud. Les jeunes musiciens déchiffraient ensemble, riant aux mêmes endroits lorsqu'il leur arrivait de se tromper, et s'avertissant d'un regard ou d'un mot aux approches d'un passage difficile. On voyait le charmant profil de Gabrielle se tourner quelquefois à gauche, tantôt grave, avec un coup d'œil sérieux pour commander l'attention tantôt rieur, le coin de la lèvre relevé malicieusement sur les dents brillantes.

Le capitaine quitta le piano tout ému et tout ébloui.

— Déjà minuit ! s'écria-t-il en entendant sonner la pendule. Avec quelle rapidité passent les bons moments ! Voilà une soirée qui m'a semblé bien courte.

— Il ne tient qu'à vous d'en avoir souvent de semblables, si toutefois vous êtes sincère, dit M. Duriez. Vous nous ferez plaisir de considérer comme vôtres notre famille et notre maison.

Le jeune homme remercia et resta encore un instant, tandis que son ordonnance, qui jouait aux cartes dans la cuisine recevait l'ordre de sortir les chevaux.